

Pédagogie : des lieux communs aux concepts clés

Philippe Meirieu

ESF éditeur, 2013, 179 pages

ISBN : 978-2-7101-2536-5

Note de lecteur d'Hervé Kéradec

Le dernier ouvrage de Philippe Meirieu est passionnant en ce qu'il questionne les concepts en vogue en matière d'éducation et les lieux communs des discours sur l'école. Que veut dire exactement « personnalisation des parcours », « mettre les élèves en activité », « travailler la motivation des élèves » ? Certains termes utilisés sans relâche semblent devenir incontestables. Qui pourrait s'opposer aux méthodes actives ? Qui oserait critiquer l'individualisation des parcours ? Qui aurait l'audace de ne pas prôner le respect de l'enfant ? Le piège du lieu commun est justement sa capacité à rassembler trop largement, à s'imposer comme un discours dominant, jusqu'à devenir un horizon indépassable et impensé.

P. Meirieu est très convaincant alors qu'il passe à la question la mise en activités des élèves. Il rappelle que la méthode dite « active » est formulée pour la première fois par Henri Marion en 1888 ; qu'apprendre est fondamentalement une activité mentale et qu'elle ne saurait se réduire à des tâches manipulatoires ou productives. Apprendre mobilise l'esprit, et les méthodes actives n'ont d'autre but que de favoriser la conceptualisation et « l'inversion de la dispersion » chère à Gabriel Madinier.

Le thème de la motivation est largement interrogé. La motivation ne doit pas être pensée comme préalable à l'enseignement. Il revient au professeur de montrer comment l'effort intellectuel ouvre à la joie de découvrir et de penser. On retrouve ici la « saveur des savoirs », thème nodal de la pensée de Jean-Pierre Astolfi, peu de temps avant sa disparition. Cette réflexion sur la motivation est très intéressante et ne manque pas d'interpeller. Comment donner le goût des savoirs aux jeunes « *homo numericus* », connectés, zappeurs, impatientes, peu enclins à supporter la forme scolaire, la problématisation, l'effort de franchissement des obstacles épistémologiques, la rumination solitaire, les questions sans réponses, la confrontation stupéfiante à l'aporie ? Comment faire partager la joie d'enrichir sa trame conceptuelle, de comprendre le monde, de penser son action, de la rendre plus efficace ? La question du désir d'apprendre est très clairement posée dans ce chapitre riche et argumenté, bien que ce désir d'apprendre reste un objet assez obscur.

Le thème de l'individualisation est vigoureusement abordé. P. Meirieu invite Édouard Claparède, Pierre Bourdieu, Philippe Perrenoud, Helen Parkhurst, Carleton Washburne, Célestin Freinet et d'autres encore. Sa vaste culture pédagogique le conduit à multiplier les éclairages sur une même question, à confronter des auteurs d'époques et de pays différents. Ces retours à l'histoire des idées pédagogiques montrent la puissance et la permanence des questions majeures de la philosophie de l'éducation, puis des « sciences de l'éducation ». Cette épistémologie des grands concepts des sciences de l'éducation est très éclairante ; elle relativise les querelles actuelles et les discours dominants qui se présentent toujours parés de la fraîcheur de la nouveauté. Finalement que reste-t-il du collectif dans une démarche d'individualisation ? La réponse est un plaidoyer, un peu attendu, sur la pédagogie différenciée qui permet, « au sein d'un collectif de finaliser la présence et l'engagement de chacun, [...] et de prendre en compte les individualités sans les enfermer dans un donné » (p. 94). L'auteur interroge aussi le respect de l'enfant et expose d'emblée sa position dans le sous-titre du chapitre : « De l'expression spontanée à l'élaboration de belles contraintes. » Il questionne : « Comment rendre la pensée possible ? » Immense question qui conduit à préconiser d'échapper à la scolastique et aux formes scolaires étrangères aux élèves. Le pédagogue est invité à trouver son chemin entre l'angélisme spontanéiste et l'autoritarisme, afin d'engendrer de belles contraintes qui apprennent à penser et à grandir.

Le dernier lieu commun abordé est celui de l'éducation à la liberté. Le dilemme du libre arbitre et du déterminisme en constitue la formulation philosophique, l'auteur rappelle l'impératif de poser l'enfant comme sujet, l'importance de le comprendre et de le former à la liberté. L'écoute, l'accompagnement, la sanction participent de ce processus qui permet aux enfants, puis aux adolescents et aux jeunes hommes/femmes d'entrer dans l'histoire et de se l'approprier. Tout cela est clair, argumenté, riche d'auteurs longuement fréquentés, avec qui P. Meirieu dialogue avec brio. La conclusion du livre, titrée « la pédagogie n'est pas un luxe » est militante, vive, parfois provocante, et presque désabusée... En cadeau, une annexe sur les richesses et les limites du modèle médical en éducation nous est offerte, ainsi qu'un index des pédagogues cités.

L'intérêt de ce livre réside aussi dans la capacité de l'auteur à aborder des questions fondamentales liées au remplacement des hommes par les hommes, selon l'expression d'Hannah Arendt. La pensée de P. Meirieu le conduit à poser des questions essentielles sur l'homme en société, le vivre ensemble l'« humaine condition », le rôle de l'institution scolaire... Paul Morand, dans son dernier livre *Venises* (1971), dit que « bien écrire, c'est le contraire d'écrire bien ». Philippe Meirieu écrit très bien, mais le plaisir à le lire ne doit pas nous détourner du sens critique qu'il manie admirablement et qu'il appelle de ses vœux. Sortir de la facilité du sens commun, du suivisme paresseux, du recours aux termes tant usités qu'ils se vident de leur sens ; voilà le programme salutaire et festif auquel Philippe Meirieu nous convie, avec beaucoup d'intelligence et beaucoup de talent.